

Mathieu Boivin-Chouinard, Mario Mimeault, François Barcelo

Renald Bérubé

Number 145, Spring 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66048ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bérubé, R. (2012). Review of [Mathieu Boivin-Chouinard, Mario Mimeault, François Barcelo]. *Lettres québécoises*, (145), 33–34.

★★★ 1/2

MATHIEU BOIVIN-CHOINARD

Chaïbou ! Histoire du hockey russe,
Tome 1: Des origines à la Série du siècle
Longueuil, Kéruss, 2011, 372 p., 29,95 \$.

Le hockey (et la) politique

Les dirigeants sportifs ont longtemps voulu faire croire que sport et politique n'entretenaient aucun lien ; les autorités sportives occidentales ont souvent répandu l'idée que les athlètes soviétiques étaient les soldats déguisés d'une entreprise politique contre laquelle il fallait lutter pour montrer... quoi donc ? Entre l'URSS et le Canada : le hockey, enjeu complexe.

Les lettres de créance de l'auteur, d'abord : historien selon les règles de l'Institution, titulaire d'une maîtrise en histoire de l'UQAM. Le sujet de son mémoire (2009) nous est même connu (note 13 du chapitre II, page 321) : *Le soccer comme arme antifasciste, une histoire politique, culturelle et sociale de la tournée nationale basque en URSS pendant la guerre civile espagnole*. C'est le Picasso de *Guernica* (1937) qui aurait aimé lire ce mémoire !

Son long intitulé indique bien comment travaille l'auteur, un « passionné de hockey » (quatrième de couverture) : société, politique et culture ont partie liée quand il parle ici du hockey. Ajoutez à cela — le *chaïbou* du titre l'indique déjà et les 60 pages de notes (p. 314-370) vont le confirmer — qu'il connaît la langue russe. Ces trois données : historien, passionné de hockey et usager du russe, cela « repose » des approximations tous azimuts des « spécialistes » de la seule deuxième qui ont sévi et sévissent sur nos ondes, en une langue bilingue ou l'autre.

Bandy + soccer = hockey ?

Le soccer tantôt évoqué et le bandy (sorte de hockey sur gazon mais joué sur glace et sur des surfaces aussi grandes que celles où les Autochtones d'ici pratiquaient la crosse) : voilà les origines du hockey soviétique, bien antérieures à leur pratique du « hockey canadien » selon leur langage premier, qui deviendra bientôt le « hockey avec une rondelle », on a sa fierté nationale, par opposition au bandy¹ qui se jouait avec une balle. Quand, en 1954, l'équipe soviétique remporta le Championnat mondial de hockey à Stockholm alors que le Canada avait l'habitude de gagner par des scores de 12 ou 22-1, disons, elle ne constituait pas vraiment une équipe née de rien, qui ne pratiquait le hockey que depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale ; elle avait plutôt su, grâce aux Bobrov et Tarassov, intégrer au hockey les acquis du soccer et du bandy. Rappel approprié : tout autant que celui de l'historien Harold Seymour qui, dans *Baseball: The Early Years* (Oxford Press, 1960), sa thèse de doctorat, avait montré que le *national pastime* étasunien n'est pas né *sui generis in the States*, qu'il avait divers ancêtres dans les Vieux Pays.

Et la violence ?

Malgré quelques longueurs ou redites, *Chaïbou* constitue pour un Québec plutôt fou de hockey (surtout en période follement malade sur le plan politique) une lecture quasi obligatoire. On y découvre comment l'URSS stalinienne a longuement hésité avant d'accepter l'effreux hockey impérialiste ; comment le manque de ressources matérielles a



MATHIEU BOIVIN-CHOINARD

forcé les promoteurs du hockey URSS à développer une façon originale de pratiquer ce sport ; comment la volonté de l'URSS d'être acceptée comme une amie par la communauté internationale a fait que le hockey URSS a refusé systématiquement l'usage de la violence. C'est la LNH des commotions cérébrales qui doit se mordre les pouces, celle qui a attendu que sa vedette émérite, son investissement premier, pour parler le langage qu'elle entend, Sidney Crosby, doive suivre les matches LNH depuis les estrades.

Un livre passionnant. Dont le célèbre Tarassov, « père du hockey soviétique » dit-on, ne sort pas toujours grandi ; la discrétion de Bobrov, son rival, superbe joueur puis entraîneur lors de la Série de 1972, a meilleur attrait. Un livre qui met en présence tout autant Trudeau et Brejnev que Kharlamov et Esposito. Lisez. Et vous saurez, dès la page 1, que *chaïbou* signifie, en passant par *chaïba* (rondelle), l'idée de marquer un but.

1. Le bandy (hockey russe) est un sport collectif, ancêtre du hockey sur glace et qui se pratique sur des terrains de football gelés.

★★★ 1/2

MARIO MIMEAULT

Destins de pêcheurs. Les Basques en Nouvelle-France
Québec, Septentrion, 2011, 204 p., 24,95 \$.

Bien avant Jacques Cartier

De quand date la Nouvelle-France ? De 1534, disons, année de « la découverte du Canada » par Jacques Cartier. Sauf que nous savons, dorénavant, que le Jacques fut ici précédé par les Basques, des Français tout autant que lui, et que monsieur Cartier, plantant sa croix dans les parages de Gaspé, entendit bien des mots français en provenance de la bouche des Autochtones.

Mario Mimeault n'a pas lésiné sur les recherches : les « Notes » et la « Bibliographie » le disent assez, qui vont de la page 145 à la page 195. Elles donnent en référence quantité de documents de première main qui se trouvent à BANQ et à BAC : informations provenant des greffes de notaires, des Archives de la Marine, des Archives départementales des Pyrénées-Atlantiques, etc. « [T]ravail [...] initialement réalisé pour une recherche universitaire » (p. 14), le livre présente (surtout) les retombées les meilleures de ce type de « travail » : des activités, des personnes, des dates et des lieux sont établis, toujours



MARIO MIMÉAULT



chacune étant subdivisée en trois chapitres. Soyons injuste et résu-
mons : Bayonne et le Pays basque ont partie liée dans l'aventure ; à la
chasse à la baleine, activité d'origine, l'inévitable traite des fourrures se
mêlera bientôt ; la pêche à la morue (c'est aux Basques que nous devons
la « merluiche », morue séchée légèrement salée) sera à la fin l'activité
principale. Pêcheurs, hommes de la mer, les Basques seront peu nom-
breux à s'installer sur le continent américain ; mais le nom Chevery, sur
la carte du Québec, est bien d'origine basque.

À lire, pour affûter la connaissance de nos provenances, pour rendre à
l'Histoire les hommages nécessaires.

☆☆ 1/2

FRANÇOIS BARCELO

J'haïs le hockey

Montréal, Coups de tête, 2011, 111 p., 14,95 \$.

Le hockey comme polar *trash*

François Barcelo a beaucoup écrit, depuis un premier roman fort célé-
bré, *Agénor, Agénor, Agénor et Agénor* (1981), jusqu'à *La fatigante et le
fainéant* (2006), roman jeunesse qui lui a valu le prix du Gouverneur
général ; sans oublier ces *Cadavres* (1998) qui ont fait de lui le premier
Québécois jamais publié dans la mythique collection « Série noire »
chez Gallimard, et dont Érik Canuel tirera un film.

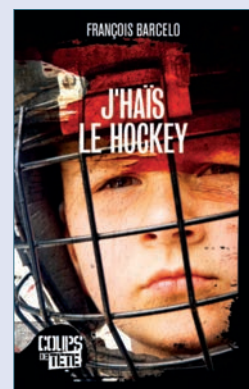
Bref roman étonnant que ce *J'haïs le hockey*. Pour de mauvaises
comme de très bonnes raisons. Roman à la fois incohérent et
obsessif, les deux n'étant surtout pas incompatibles, et roman
trash, forcément, vu qu'il paraît dans la collection dirigée par Michel
Vézina qui la rêvait ainsi.



FRANÇOIS BARCELO

Un narrateur sûr ?

L'incohérence et les mauvaises raisons
d'abord : vous lisez, en quatrième de couver-
ture, première phrase, que « Antoine Vachon
haït le hockey ». On s'en doutait, vu l'intitulé
du roman. Et de fait, « monsieur Vachon »
profère bel et bien cette assertion (p. 6). Sauf
qu'à partir de la page 16 et jusqu'à la fin du
roman, son patronyme se lit Groleau, pré-
nommé Antoine. De quoi vous obliger à cau-
ser dans votre tête avec le lecteur d'épreuves
et son éditeur. Bon.



Et puis, il n'est pas si ignorant du hockey qu'il
le dit, l'Antoine, il fait seulement semblant, il
est narrateur d'un roman après tout. Ainsi, il
connaît plutôt bien les catégories du hockey mineur et sait que « le
temps de glace » compte beaucoup pour un joueur qui veut faire sa
marque. Peut-être même se connaît-il moins qu'il ne connaît le hockey ;
car il incohère, l'Antoine : en p. 68, il est prêt à parier que son fils
Jonathan est amoureux de Kim ; mais en p. 92, quand Colombe, l'épouse
qui comé avec lui Jonathan mais dont il s'apprête (à regret) à divorcer,
lui affirme « Jonathan et Kim sont amoureux », il écrit, narrateur qu'il
est, « Je n'y avais pas pensé ». Bon, *bis*.

Imaginer

Mais il ne faut jamais boudier ses moments de plaisir. Et *J'haïs le hockey*
en contient un bon nombre. Exemple : ce superbe paragraphe (p. 9) qui
décrit avec une jubilation critique du plus bel aloi l'insupportable
« mercantilisme tapageur » que les « pauvres spectateurs ahuris » doi-
vent subir quand ils assistent à un (dispendieux) match au Centre Bell.
Ça tombe bien : il écrit « j'haïs » tellement il haït (p. 30), j'écris
« j'aguis », pas le hockey, son formatage pub sur la glace comme à la
télé. Autre plaisir, *trash* celui-là, les jeux de mots du narrateur : il
habite désormais Saint-Camille-de-Holstein (toponyme qu'il va expli-
quer, p. 95 sq.), « à 12 kilomètres de Saint-Zéphirin » (p. 6) qu'il a dû
quitter à la suggestion (?) de son ex. Jonathan joue pour les Z (lettre
dont le sens lui échappe et lui permet bien des essais) de Saint-Z ; et
quand le club bantam de son fils va jouer à Morinville, est-il bien éton-
nant qu'il loge au motel Morelnn Town et se nourrisse d'une pizza
venant de la Pizzeria Morino (p. 36-37) ?

Il s'agit donc d'un polar. Il y a le meurtre de l'entraîneur des jeunes hoc-
keyeurs, un pédophile à ce qu'il semble ; il y a un divorce en marche (!),
des parents suroccupés et des jeunes souvent manipulés, des mélanges
raciaux et des suicides d'adolescents — mais il ne faut surtout pas résu-
mer un polar ni en révéler la fin. Il faut lire, avec la même obsession
qu'Antoine imagine.